

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	43 (1993)
<b>Heft:</b>	1: Osteuropa = Europe de l'Est
<b>Artikel:</b>	La progression de l'interdit : les récits de voyage en Russie et leur critique à l'époque des tsars
<b>Autor:</b>	Liechtenhan, Francine-Dominique
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-81089">https://doi.org/10.5169/seals-81089</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La progression de l'interdit: les récits de voyage en Russie et leur critique à l'époque des tsars

---

Francine-Dominique Liechtenhan

## Zusammenfassung

*Seit Ivan dem Schrecklichen unterhielten die Zaren eine Schar von Zensoren und Lektoren, die sie sorgsamst über sämtliche Publikationen über Russland informieren sollten. Missfiel ein Werk, so folgten repressive Massnahmen oder Verleumdungskampagnen in der ausländischen Presse; im eigenen Land wurde es strengstens verboten. Im 16. Jahrhundert, nach der Veröffentlichung des sehr kritischen «Of the Russe Common-Wealth» von Gilles Fletcher, verloren die englischen Kaufleute einen Grossteil ihrer Privilegien in Moskau; sie mussten Elisabeth I. inständigst bitten, das Buch aus dem Handel zu ziehen. Custine erntete 250 Jahre später gehässige Kritiken für seine «Russie en 1839». Umsonst, es folgten zu Lebzeiten des Autors elf Ausgaben. Dieses Schicksal teilten unzählige Texte seiner Zeit. Im Verlauf der drei hier untersuchten Jahrhunderte steigerte sich das Interesse des Publikums, und die Polemiken um Russland bekamen vermehrt eine internationale Dimension. Nach Custine diente jedes Werk über das Zarenreich zur Politisierung und sollte dazu helfen, dem Anachronismus zum Trotz, die Geheimnisse des Sowjetstaates zu lüften.*

Le destin de *La Russie en 1839* d'Astolphe de Custine paraît exemplaire pour l'histoire de la censure et de la critique des ouvrages parus en Occident sur cette grande nation de l'est. Avant Custine, les auteurs les plus en vue étaient russophiles: parmi eux, citons les philosophes des Lumières, Diderot et Voltaire en tête, mais aussi, à l'époque de nos monarchies censitaires, plusieurs auteurs d'une indéniable notoriété, comme Dupré de Saint-Maure, Marmier, Schnitzler ou Chopin<sup>1</sup>. La conjoncture fluctuante

<sup>1</sup> Emile Dupré de Saint-Maure: *L'Hermite en Russie, ou observations sur les mœurs et les usages russes au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Pillet ainé, 1829, et *Petersbourg, Moscou et les provinces russes*, Paris, Pillet ainé, 1830. Charles d'Arlincourt: *L'Etoile polaire*, Paris, Dumont,

des considérations sur ce grand peuple énigmatique rend compte à la fois de l'oubli des ouvrages les plus russophobes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle et, sur le tard, des triomphes du marginal Custine. La revue de la presse consacrée à *La Russie en 1839*, magistralement étudiée par Michel Cadot, explicite les réactions provoquées à Pétersbourg par le pamphlet custinien. Alors que la critique occidentale dans son ensemble réagit positivement à *La Russie en 1839*<sup>2</sup>, l'ouvrage, selon une longue tradition moscovite, fut passé sous silence dans l'Etat tsariste. Or, il fut lu avec attention à la cour et dans les salons de la capitale jusqu'à ce que Nicolas I<sup>er</sup>, excédé, ne voulut plus en entendre parler. La condamnation obligée et officielle par la critique russe, exclusivement destinée à l'étranger, fut unanime. Les services des publicistes de Pétersbourg se déchaînèrent contre le marquis. La grande majorité de leurs textes, brochures ou articles, parurent sous pseudonyme ou anonymat, soit en français, anglais ou allemand. Il s'agissait de défendre le gouvernement tsariste devant les Occidentaux, de légitimer le despotisme tel qu'il s'était développé depuis Pierre le Grand. L'argumentation était facile: les Russes n'étaient-ils pas le seul peuple slave indépendant, uniifié, pouvant se vanter de former une nation? Et de surcroît le seul pays slave à peser lourdement sur la destinée de l'Europe?<sup>3</sup> A elles seules, ces causes justifiaient déportations, contrôles, censure ... et expliquaient le dévouement des sujets à sa Majesté czarienne<sup>4</sup>.

La brochure la plus étonnante naquit sous la plume de Philippe Wiegel, auteur d'une réfutation intitulée *La Russie envahie par les Allemands* (1844). Selon ce critique, tous les malheurs de la Russie décrits par Custine provenaient d'Allemagne dont le rôle maléfique remonterait à l'époque des chevaliers porte-glaive. Les Germaniques auraient pendant de longs siècles préparé les Russes à l'asservissement et aux contraintes infligées finalement par le grand tsar réformateur: Pierre I<sup>er</sup>. Dans leur vraie nature, les Russes seraient, toujours d'après Wiegel, proches des Français, tempérament national libéral que seuls les souverains après Catherine II au-

1843. Xavier Marmier: *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, Paris, Delloye, 1843 [publié sous le titre de «la Russie en 1842» dans la *Revue des deux mondes*, les 1<sup>er</sup> décembre 1842, 1<sup>er</sup> janvier, 15 février et 1<sup>er</sup> avril 1843]. Jean-Henri Schnitzler: *La Russie, la Pologne et la Finlande* Paris, Renouard, 1835, et *Moscou, tableau statistique, géographique, topographique et historique de la ville et du gouvernement de ce nom*, Pétersbourg, J. Brieff, 1834. Jean-M. Chopin: *Russie*, Paris, Firmin Didot, 1838, 2 vol., coll. «L'univers ou histoire et description de tous les peuples».

2 Michel Cadot: *La Russie dans la vie intellectuelle française*, Paris, Fayard, 1968, p. 226–229 et p. 242–257.

3 Voir Xavier Labinski: *Un mot sur l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé «La Russie en 1839»*, Paris, Didot, 1843, p. 73 sq.

4 Jacques Yakovlev (Tolstoï): *La Russie rêvée par M. de Custine, ou lettres sur cet ouvrage écrites de Francfort*, Paris, 1844, p. 110. Voir aussi Nikolaj I. Greč: *Über das Werk «La Russie en 1839» par le marquis de Custine*, Heidelberg, Groos, 1843.

raient respecté et même avivé! Cette argumentation dialectique remonte en fait au XVI<sup>e</sup> siècle où les premiers voyageurs en terre moscovite essayèrent déjà d'opposer l'ouest et le centre à l'est de l'Europe pour en déduire une incompatibilité durable. Les publicistes russes, face au chef-d'œuvre de Custine, paraissaient démunis et à court d'arguments; ils se résignèrent à reprendre certains propos du marquis et à les déformer. L'Allemagne, salvatrice de l'Europe selon le marquis, devint la principale incriminée; elle aurait façonné cet empire du cauchemar, alors que la France, inventrice d'une Russie exempte du progrès, fut érigée en modèle culturel<sup>5</sup>. Custine, au contraire, avait accusé la France révolutionnaire d'avoir renforcé les Russes dans leur attitude conservatrice et donc autoritaire. Le grand poète slavophile Tiučev se fit le chantre d'une Europe orientale dont la culture compléterait la civilisation occidentale, n'était-elle pas «chrétienne comme [elle], point féodale, point hiérarchique, il est vrai, mais par là même plus intimement chrétienne?» L'histoire depuis trois siècles ne lui faisait-elle pas «gagner tous les procès dans lesquels elle [avait] successivement engagé ses mystérieuses destinées?» Et, nouvelle attaque contre les Occidentaux, en particulier les Allemands et les Français: «Apprenez à votre tour à nous respecter dans notre unité et dans notre force»<sup>6</sup>. Les critiques convergèrent pour traiter Custine de «Micromégas [qui] devait descendre vers nous de sa sphère et nous apparaître sous les formes d'un représentant d'une civilisation supérieure»<sup>7</sup>.

L'ouvrage du marquis, pierre dans le jardin des idéologues de l'Est comme de l'Ouest? Son procès accentuait le conflit entre une conception occidentale ou orientale de l'Europe qui allait durer ... jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Le texte du marquis avait joui d'un succès inégalé jusqu'à la Guerre de Crimée<sup>8</sup>, puis avait sombré à son tour dans une relative obscurité jusqu'à la naissance et au développement de l'U.R.S.S.<sup>9</sup>. Son ouvrage connut alors une édition soviétique sous le titre de *Nikolaevskaja Ross*

<sup>5</sup> «D'ordinaire on est flatté de se voir imité d'autrui; c'est un hommage que rend l'imitateur au mérite et aux lumières du modèle: les Français s'en blesseraient-ils? veulent-ils nous dégoûter d'eux? aiment-ils mieux que nous allions emprunter nos exemples aux autres peuples? J'ai vu parfois d'ingrats disciples oublier les bienfaits du maître et s'égayer à ses dépens, mais je n'avais pas vu le maître insulter à ses disciples et s'irriter avec aigreur de leur excès de zèle pour ses leçons. Jacques Tolstoï: *Lettre d'un Russe à un journaliste français sur les diatribes de la presse antirusse*, sl, 1844.

<sup>6</sup> «Lettre à M. le docteur Gustave Kolb, rédacteur de la *Gazette universelle*, Polnoe sobranoe sočinenie, Pétersbourg, Bykov, p. 337, p. 334 et 342.

<sup>7</sup> Tolstoï: *Lettre d'un Russe à un journaliste français sur les diatribes de la presse anti-russe*, Paris, Cosson, 1844, p. 14.

<sup>8</sup> 6 éditions françaises, 6 contre-façons belges, 3 éditions en allemand, 2 éditions en anglais.

<sup>9</sup> Des extraits de la *La Russie en 1839* avaient été publiés dans la *Russkaja Starina* dans les années 1886, 1891 et 1892. Le texte intégral, traduit en russe, parut en 1910. Signalons en 1946, l'édition partielle due à Henri Massis: *Lettres de Russie*, Paris, Ed. de la Nouvelle France.

*sija*<sup>10</sup>, présentation abrégée, ornée de gravures de Gustave Doré<sup>11</sup>. Elle fut complétée d'intéressantes indications de sources (concernant les contacts du marquis sur le territoire russe) et d'une étude sur les différentes réactions au texte custinien. Ce tirage moscovite aux extraits soigneusement sélectionnés, témoignait dans les années 1930 d'un passé définitivement révolu, mais qui paraissait gros d'interprétations illicites; mise au pilon, *La Russie en 1839* allait demeurer tabou<sup>12</sup> à l'Est, jusqu'à la *perestroika*. La *glasnost'* revendiquée aurait pu lui valoir deux réapparitions aux grands jours, notamment grâce aux soins de Victor Erofeev et de Vera Mil'čina à Moscou ou de Ludmilla Bulgakova à Saint-Pétersbourg, mais le manque de papier aurait depuis longtemps escamoté le beau projet ... Toujours est-il que la *Nikolaevskaja Rossija* fut réimprimée en 1990.

Après les révélations de Khrouchtchev au XX<sup>e</sup> Congrès (1956), la critique occidentale redécouvrit le «cauchemar prophétique»<sup>13</sup> du marquis; le récit de voyage fut réactualisé et son contenu destiné à expliquer l'empire stalinien! Custine eut une première renaissance avec la biographie du marquis de Luppé, les anthologies de Pierre de Lacretelle et d'Yves Florenne; des rééditions partielles de la *Russie en 1839* dues à Jacques Brenner et plus tard à Pierre Nora firent connaître l'ouvrage sous un jour politique exclusivement<sup>14</sup>. La recherche, américaine en particulier, sonda alors l'éénigme «where Russia stops and bolchevism begins». Elle décelait les premiers signes d'une structure despotique à éventualités totalitaires à une époque tardive: la Russie post-napoléonienne aurait rejoint, après le Congrès de Vienne seulement, l'équilibre européen. Ainsi naquit, en pleine guerre froide, un «custinisme» anachronique, paradoxal, imbibré d'antisoviétisme! George F. Kennan, en 1971, s'extasia sur la valeur prémonitoire de *La Russie en 1839*. De cet ouvrage (analyse moyenne, selon lui, de l'empire des tsars), émergèrent singulièrement, sous les apparences d'une prescience subtile de l'Etat stalinien, des réflexions pertinentes sur les destinées du système avant comme après la mort de Staline (1953)<sup>15</sup>.

10 «La Russie de Nicolas», Moskva, Izdatel'stvo politkatoržan, 1930. En 1937 encore, la *Literaturnoe Nasledstvo* [Vol. 31–32, p. 604] loue «l'excellent et décisif» travail de Custine sur la Russie de Nicolas I<sup>r</sup>. La même revue, en 1952, dénonce «l'ignorance» de l'auteur et «les mensonges» contenus dans l'ouvrage [Vol. 58, p. 322].

11 Elles sont tirées de son *Histoire pittoresque, dramatique et caricaturale de la Sainte Russie*, Paris, P. J. Bry ainé, 1854.

12 Il aurait encore provoqué l'arrestation de l'archiviste Alexander Bogoslovskij en juin 1984; ce lecteur imprudent n'a été libéré qu'au mois de mai 1987. *Le Monde*, 17–18 mai 1987, p. 3.

13 Alain Besançon, *Présent soviétique et passé russe*, Paris, Hachette, 1980, p. 119.

14 Albert de Luppé, *Astolphe de Custine*, Monaco, Ed. du Rocher, 1957; Pierre de Lacretelle: *Souvenirs et portraits*, Monaco, Ed. du Rocher, 1957; Yves Florenne, *Custine – Présentation et choix de textes*, Paris, Mercure de France, 1963; *Voyage en Russie*, éd. J. Brenner, Paris, Club français du livre, 1957; *Lettres de Russie*, éd. P. Nora, Paris, Gallimard, 1975.

15 «Here, [...], appear all the familiar features of Stalinism: the absolute power of a single man; his power over thoughts as well as actions; the impermanence and unsubstantiality of all subordi-

Tout critique aurait pu réussir le même tour de force avec les plus illustres prédecesseurs d'Astolphe de Custine: Gilles Fletcher, Johann Korb, Francesco Locatelli, Jean Chappe d'Auteroche, Charles Masson ou François Ancelot, car en fait *La Russie en 1839* est une géniale compilation des récits les plus hostiles à cette grande nation slave publiés depuis la redécouverte du pays à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Kennan et les auteurs de telles comparaisons négligeaient en fait les prédecesseurs du marquis sur le territoire russe<sup>16</sup>. Ils omirent de créer des liens entre *La Russie en 1839* du marquis de Custine, et *Of the Russe Common Wealth* de Fletcher, le *Diarium itineris in Moscovia* de Korb, les *Lettres Moscovites* (anonymes) et *Le Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche ou *Les Mémoirs secrets sur la Russie [...] de Masson*, liens supra-nationaux qui n'excluent pas l'enquête sur les mentalités collectives. Les historiens de la Moscovie ou Russie ancienne et les biographes des tsars, scotomisèrent l'essentiel des textes de ces voyageurs soucieux de comprendre l'évolution de la Russie ... et, celle des relations entre l'Occident et l'Empire des tsars.

## La société esclavagiste

Le premier auteur à scandale, envenimant les relations entre la Moscovie et sa patrie, fut le diplomate britannique Gilles Fletcher. Cet ardent protestant fut nommé ambassadeur de Sa gracieuse Majesté à Moscou en juin 1588; ce fut l'époque où la Muscovy Company, la compagnie commerciale anglaise, gérait quasiment la vie économique de cette vaste région du monde. Privilège gravement compromis en ces mois d'été 1588 par l'in-

nate distinctions of rank and dignity – the instantaneous transition from lofty station to disgrace and oblivion; the indecent association of sycophancy upwards with brutality downwards; the utter disenfranchisement and helplessness of the popular masses; the nervous punishment of innocent people for the offenses they might be considered capable of committing rather than the ones they had committed; the neurotic relationship to the West; the frantic fear of foreign observation; the obsession with espionage; the secrecy; the systematic mystification; the general silence of intimidation; the preoccupation with appearances at the expense of reality; the systematic cultivation of falsehood as a weapon of policy; the tendency to rewrite the past.» Kennan: *The Marquis de Custine and his "Russia in 1839"*, Princeton University Press, 1971, p. 124–125.

16 Seuls Léonce Pingaud et Dmitrij von Mohrenchild, au siècle dernier, avaient déjà situé le *Voyage en Sibérie* (1768) de Chappe d'Auteroche «en rétrospective» de celui du marquis: «L'abbé Chappe au siècle dernier, Ancelot et Custine dans le nôtre ont été gourmandés sans miséricorde pour n'avoir point assez admiré ce qu'ils avaient entrevu et peut-être trop rapidement apprécié» [p. XV]. Or au fil de l'analyse, d'Auteroche devient un «pauvre savant» et un «naïf astronome» qui aurait parlé sous «le coup des désagréments inséparables d'un aussi long voyage» [p. 60], Custine n'aurait vu la Russie que par le biais de son regretté XVIII<sup>e</sup> siècle [p. 443]. Léonce Pingaud: *Les Français en Russie*, Paris, Perrin, 1886. Une démarche analogue se trouve chez Mohrenchild, dans l'objectif d'éreinter Chappe et Custine. Dimitri von Mohrenchild: *Russia in the Intellectual Life of Eighteenth Century France*, Columbia Univ. Press, 1939, p. 137. Et encore l'allusion vague de Boris Souvarine, *Staline, aperçu historique du bolchévisme*, Paris, Ed. Champs libre, 1977, p. 421.

conduite et les abus de l'un de ses ambassadeurs, Jerome Bowes<sup>17</sup>. L'accueil de Fletcher à Moscou fut glacial et affichait le mépris des Russes pour l'exploitant anglais. Le diplomate se sentit épié, trompé et bafoué. La rancœur sans doute le poussa pendant son séjour à prendre des notes sur la vie quotidienne, les structures administratives et sociales ou le gouvernement des Russes. L'objectif était d'opposer la civilisation britannique à la Moscovie où selon lui ne régnait ni foi ni loi<sup>18</sup>. La rédaction se fit en territoire sûr, à Londres, où il revint en été 1589; il peaufina son essai l'année suivante avant de le donner à l'imprimeur Thomas Charde en 1591. L'ouvrage répondait en fait au schéma classique du récit de voyage alignant détails topographiques et géographiques, données sur l'organisation de l'Etat, des finances, de l'armée, de la justice, de l'Eglise, et enfin sur la vie de la noblesse, du peuple ou du clergé. Le texte innovait moins par son contenu que par l'extraordinaire agressivité du ton. Avant la parution déjà, des appréciations négatives circulaient sur le livre de Fletcher. Le géographe et historien Richard Hakluyt inséra dans sa collection de voyages des extraits de certains chapitres de l'ouvrage intitulé ultérieurement *Of the Russe Common Wealth*<sup>19</sup>. Il ne manqua cependant pas d'ajouter, devançant tout reproche, qu'il n'était pas bon de le publier *in extenso*. Lors de la parution intégrale, la condamnation fut unanime et les commerçants de la Muscovy Company supplièrent Lord Burghley d'interdire le livre<sup>20</sup>. Dans leur pétition, ils ne manquaient pas d'accuser certains commerçants et hommes politiques britanniques dont le comportement tapageur avait déjà irrité le gouvernement russe; un tel ouvrage pouvait définitivement entacher la Compagny et compromettre les Anglais et leurs biens en Moscovie. Burghley non sans avoir consulté la Reine retira tous les exemplaires du *Russe Common Wealth*.

Fletcher avait touché à certaines questions qui sensibilisaient particulièrement les Russes en cette fin de siècle: les caractéristiques des tsars

17 Inna Lubimenko: *La Russie et l'Angleterre avant Pierre le Grand*, Paris, Champion, 1833, p. 52 sq. Sur Fletcher et Bowes, voir aussi la préface d'Albert Schmidt à l'édition en anglais moderne publiée à New York, Cornell University Press, 1966, et celle d'E. A. Bond, *Russia at the Close of the Sixteenth Century*, New York, Burt Franklin Publisher, 1976.

18 «In their manner of government, your Highnesse may see both a true strange face of tyrannical state (most unlike to your own), without true knowledge of God, without written lawe, without common justice, save that which proceedeth from their speaking lawe – to wit, the magistrate – who hath most neede of a lawe to restraine his owne injustice. The practise hereof, as it is heavy and grievous to the poore opressed people that live withhin those countreyes, so it may give just cause to my selfe, and other your majesties faithfull subjects, to acknowledge our happiness on this behalfe, and to give God thankes for your majesties most prince-like and gracious government.» *Of the Russe Common-Wealth, in Russia at the Close of the Sixteenth Century*, Avant-propos.

19 Ceux qui touchaient à l'économie furent publiés sous le titre «The late ambassage of Master Gilles Fletcher, doctor of civil law, sent from her majesty to the emperor of Russia anno 1588».

20 Bond: *op. cit.*, p. 352–355.

successifs, le système judiciaire et l'Eglise. Sur le continent, une vaste campagne de diffamation s'était organisée contre leur pays depuis l'invasion de la Baltique par les troupes d'Ivan le Terrible (1556). Dans des brochures, livres ou pamphlets, écrivains et plumeurs soucieux du bien-être de leurs compatriotes avertissaient les candidats au voyage vers l'est des dangers qui les guettaient sur une terre aussi barbare. Certains prévoyaient une imminente invasion de l'aire civilisée par ces nouvelles hordes sauvages ... L'image de marque de la jeune Moscovie, celle d'une terre d'accueil permettant carrière et enrichissement rapide, était de ce fait durablement ternie en Europe centrale. Il était urgent de sauver au moins sa réputation en Angleterre. Fletcher décrivit sur un mode caricatural la hiérarchie d'une société féodale anachronique où les seigneurs se réservaient le droit de vie ou de mort sur leurs sujets. Aucun recours juridique ne permettait à la victime de se préserver contre une condamnation hâtive: «But the oppression and slaverie is so open and so great, that a man would marvell how the nobilitie and people shoulde suffer themselves to be brought under it, while they had any means to avoid and repulse it: or being so strengthned as it is at this present, how the emperours themselves can be content to realise the same, with so open injustice and oppression of their subjects, being themselves of a Christian profession.»<sup>21</sup> L'autocratie russe n'était-elle pas incompatible avec la foi et donc la justice chrétienne?

La loi en Russie exprimait la volonté d'un seul homme, et elle était appliquée avec d'infimes nuances selon les catégories sociales. Pour un citoyen anglais conscient de son statut et de ses priviléges, cette disparité des droits, l'absence de liberté pour la quasi-totalité de la population, sa soumission à la volonté arbitraire d'un personnage, exigeait d'être dénoncée. Selon le diplomate, les codes de lois (*sudebnik*) promulgués par Ivan III et Ivan le Terrible ne comptaient pour rien; en fait ils n'organisaient pas la justice, mais réglaient la durée et le déroulement de la procédure sans établir de base que puisse suivre le tribunal dans ses arrêts. La «loi vivante» représentait l'unique structure juridique du pays, elle se résumait au bon plaisir de l'empereur et de ses agents<sup>22</sup>. Le dignitaire fut particulièrement déconcerté par l'irrespect de la propriété en ce pays. Il observa comment les employés, soldats et même boïars pillaients les terres, les biens et les marchandises du peuple. Et Fletcher d'en conclure non sans logique: «The great oppression over the poore commons, maketh them to have no courage in following their trades: for that the more they have the more danger they are in, not onely of their goods but of their lives also. [...]. This maketh the people (though otherwise hardened to beare any toile) to give

21 *Of the Russe Common-Wealth*, p. 44.

22 *Ibid.*, p. 69.

themselves much to idlenes and drinking: as passing for no more then from hand to mouth.»<sup>23</sup> Et l'Eglise, ne lui incombaît-il pas de rééquilibrer ce système en parant de telles injustices? La juridiction ecclésiastique était gérée par des officiers, nobles et laïques (*boiarin vladiceskij*), même l'archevêque ne pouvait enfreindre leur juridiction; le tsar et son conseil disposaient des terres et revenus du clergé et contrôlaient les structures internes de la hiérarchie ecclésiastique<sup>24</sup>. Certes, pour Fletcher, les rites orthodoxes rappelaient fâcheusement les cérémonies papistes, raison pour ce bon anglican de condamner tous azimuts fidèles et clergé. Il se moqua de leur «crasse ignorance» de l'Ecriture Sainte<sup>25</sup>; ainsi l'Eglise et ses représentants paralysaient le pays, en accroissant la superstition d'hommes à peine sortis du paganisme. Mais n'était-ce pas le meilleur moyen de garder ce peuple sous le joug de l'esclavage que d'entraver son évolution culturelle? Le clergé, à l'époque d'Ivan IV et de Fédor I<sup>er</sup>, aurait réussi à persuader les plus hautes autorités du danger que représentaient l'instruction et la science pour la paix du pays<sup>26</sup>. La société russe s'enlisait ainsi dans un cercle vicieux insoluble, car le mal résidait dans la nature du gouvernement autocratique et son lien avec l'Eglise, tous deux bénéficiaires du système<sup>27</sup>. A en croire Fletcher, ce peuple intelligent par ailleurs, mais dénaturé, se révolterait si les lumières de la civilisation et de la foi véritable (protestante évidemment) lui parvenaient.

Fletcher, dont le livre fut enfin publié en 1643, n'était pas le seul voyageur à dresser un bilan aussi consternant de la vie sociale russe; sur le continent et surtout en Allemagne, nombreux furent les auteurs qui étaient parvenus, en cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle, aux mêmes constats: la Russie par sa religion et son gouvernement paraissait exclue du système européen et fut de ce fait reléguée aux côtés de la Turquie, le principal ennemi de la chrétienté en ce temps<sup>28</sup>.

23 *Ibid.*, p. 61–62.

24 *Ibid.*, p. 109.

25 «To speak of the life of their friers and nunnes, it needes not to those that know the hypocrisie and incleanness of that cloyster-broode. The Russe himselfe (thought otherwise addicted to all superstition) speaketh so fowly of it, that it must needes gaine silence of any modest man. [...] All this mischief commeth from the clergie, who being ignorant and godlesse themselves, are very warie to keepe the people likewise in their ignorance and blindnesse, for their living and bellies sake: partly also from the manner of government settled among them: which the eperours (whom it specially behoveth) list not to have chaunged by any innovation, but to retaine that religion that best agreeth with it. Which notwithstanding it is not to be doubted, but that having the word of God in some sort (though without the ordinarie meanes to attaine to a true sense and understanding of it) God hath also his number among them. As may partly appeare by that which a Russe at Mosko said in secret to one of my servants, speaking against their images and other superstitions: – That God had given unto England light to day, and might give it to morrow (if he pleased) to them.» *Ibid.*, p. 117 et 130.

26 *Ibid.*, p. 111.

27 *Ibid.*, p. 130.

28 Voir notre article, «Le Russe ennemi héréditaire de la Chrétienté?», in *Revue historique*, 577 (1991), p. 77–103.

Depuis le règne de Boris Godounov (1598–1605), grand tsar réformateur injustement malmené par la littérature, le processus d'europeanisation, ou d'acculturation, avait pris une marche accélérée; il trouva un terme avec la mort de Boris et le temps des troubles qui anéantit la Moscovie pendant de longues années. Des phases progressistes, où ce pays s'approcha de l'Ouest, alternèrent avec des phases de restauration, replis de plus ou moins longue durée sur un passé ancestral. Oppressions et persécutions furent alors accompagnées d'erreurs fatales quant à la gestion de l'économie. L'Eglise orthodoxe, pilier de l'autocratie, fut affaiblie par des querelles intestines; elles aboutirent au schisme de 1667 puis à l'incorporation du clergé par Pierre le Grand; métropolites et popes cherchèrent à dissimuler leurs propres insuffisances en condamnant toute influence étrangère, déclarée hérétique. Le XVII<sup>e</sup> siècle, avant l'avènement de Pierre, paraît significatif d'une oscillation décimale entre échange et fermeture, unique dans l'histoire des nations européennes. Le contraste entre une politique extérieure ouverte, voire une approche institutionnelle vers l'Occident, et l'affermissement intérieur des anciennes structures sociales et juridiques paraît, en ce siècle, spécialement intense. Or, il marque, malgré divers revirements, les débuts de la modernité en Russie: on y acclame la réorganisation de l'armée grâce au recrutement de militaires étrangers, la restructuration de l'administration, l'organisation et la réglementation du commerce extérieur largement gérées par les Occidentaux, la construction de routes et de postes<sup>29</sup>, la création de manufactures et la naissance d'une première industrie dans le Nord, elles aussi développées par des ressortissants anglais, allemands, ou hollandais.

## La mythologie tsarienne

Dans les années 1679, peu avant l'avènement de Pierre I<sup>er</sup>, un petit nombre de voyageurs avaient élogieusement remarqué une certaine acculturation des Russes<sup>30</sup>, leur esprit positif tranchait sur la condamnation unanime des auteurs de la Renaissance et du Grand Siècle. La tendance générale de noircir la Moscovie se maintint jusqu'à l'avènement du grand tsar. Celui-ci s'empressa de doré l'image de la nation russe, se fit lui-même l'ambassadeur de son pays en Occident afin d'informer les peuples sur sa civilisa-

29 Ce furent les Tatares qui organisèrent les premiers circuits postaux en Moscovie au XII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles; les Allemands et surtout les Anglais les développèrent au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

30 Augustin von Mayerberg: *Iter in Moscoviam Augustini liberi baronis de Mayerberg [...] ab augustissimo Romanorum imperatore Leopoldo ad Tzarem et magnum ducem Alexium Mihalowicz anno MDCLXI ablegatorum, descriptum ab ipso Augustino, libero barone de Mayerberg, cum statutes moschoviticis ex russico in latinum idioma ab eodem translati, s.l.s.d., vers 1766; Carl Valerius von Wickhardt: Moscowitische Reisebeschreibung der kayserlichen Gesandtschaft [...], Vienne 1675.*

tion spécifique et de légitimer son appartenance à l'Europe. Il s'agissait en premier temps de forger le mythe d'un souverain éclairé, moderne, inspirant confiance même aux plus grands, objectif magistralement atteint auprès de Leibniz. Le philosophe, intégrant naturellement la Russie dans le système européen, voyait en celle-ci un terrain d'échanges scientifiques et culturels, fructueux pour l'Est comme pour l'Ouest<sup>31</sup>. Un nouveau pamphlet, publié à Vienne en 1700, faillit ébranler le bel édifice. Johann Georg Korb, secrétaire de la délégation impériale conduite par Ignace von Guarient und Rall<sup>32</sup>, séjourna à Moscou de la fin du mois d'avril 1698 au mois de juillet 1699, époque où Pierre revenait de l'étranger; l'auteur décrit avec malice le subit changement dans la personnalité du tsar, et ceci pour le bien comme pour le pire ! Enumérons par exemple la scène où le souverain éclairé obligeait un de ses boïars à avaler de la salade à la vinaigrette, met fort désagréable pour un palais russe de ce temps. Afin de remédier à son dégoût, Pierre lui fit ingurgiter du vinaigre jusqu'à l'évanouissement ...<sup>33</sup>. Le récit du carnaval (*maslenica*) n'avait rien à envier aux saturnales romaines, et la participation frénétique du tsar déconcertait même les plus délurés des convives. Pierre refusa que ses boïars se prosternent devant lui, non sans arrière-pensées selon Korb: profitant de cette proximité confortable, il s'empara de ciseaux et de couteaux pour leur raser la barbe et tailler leurs vêtements d'après la mode hongroise<sup>34</sup>. Cette anecdote contribua sans doute à façonner l'image du tsar artisan d'une civilisation nouvelle, mais n'en cacha pas la brutalité<sup>35</sup>. Korb poussa la caricature plus loin: il décrivit dans de longues scènes l'écrasement sanglant de la révolte des strelitz, tableaux dans lesquels Pierre avait pris une part active en tuant de ses propres mains cinq boïars. On l'y voit couper les têtes de ses victimes, assister à des bains de sang, faire torturer ses propres demi-sœurs, tout ceci sous les yeux approuveurs des hommes

31 Voir Liselotte Richter: *Leibniz und sein Russlandbild*, Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1946.

32 Guarient était parti à Moscou pour négocier une première résidence permanente de l'Autriche dans la capitale russe. *Pamjatniki diplomatičeskich snošenija*, t. VII, p. 1256–1257. Voir aussi A. Hasselblatt, «Otto Anton Pleyer, der erste förmlich accreditede oesterreichische Diplomat am russischen Hofe, 1692–1719», in *Russische Revue*, Pétersbourg, 1875, n° 7, p. 139–164 et 193–214.

33 «Boiarinus Golowin congenitâ nauseâ à lactuca, & aceti usu abhorret; huic Tzarus suo mandato per Colonellum Schambers arctissime detento lactucam, & acetum per os, & nares vi immisit; donec violentam tussim promanans ex naribus sanguis sequeretur.» Johann Georg Korb: *Diairiūm itineris in Moscoviam*, Vienne, Voigt, 1700, p. 88.

34 *Ibid.*, p. 73.

35 En fait l'exagération est manifeste, les autres témoins parlant d'une telle scène sont tous des amis de Korb, comme Guarient. Heins, un voyageur danois de l'époque n'en souffle mot. Les Russes avaient déjà essayé d'adopter la mode européenne. Les premiers décrets interdisant précisément cette tenue à tout citoyen moscovite remontaient au règne d'Alexis Michailovič. De là à leur rendre service en les vêtissant à la hongroise, allemande ou hollandaise, il n'y avait qu'un pas.

d'Eglise<sup>36</sup>. Le secrétaire décomposa dans un jeu de mosaïques le portrait du tsar civilisateur et n'hésita pas à condamner ces tortures et souffrances excessives infligées au peuple comme à la noblesse<sup>37</sup>. L'image de la Russie devint plus contradictoire que jamais: elle demeura le pays où la raison avait vaincu les mauvaises passions, mais, dans une plus forte mesure, la nation de l'Europe dont le système d'état despotique, laissant libre jeu aux fantaisies d'un seul homme, paraissait le plus désuet. Korb ne condamna plus, comme Fletcher, la complicité de l'Eglise et des hommes de loi; il en déplora l'inexistence factuelle face à la volonté presque divine du souverain.

La publication du *Diarium* de Korb fit frémir le monde diplomatique autrichien, faillit provoquer un *casus belli*, et compromit la résidence impériale en Moscovie. Irrité, Guarient écrivit à Andreas Vinnius, directeur des postes tsaristes: «*veritas enim odium parit*»<sup>38</sup>. Le mal ne manqua pas de se produire: le prince Petr A. Golicyn repéra le pamphlet à Vienne en 1701. Il s'empressa d'expédier le *Diarium* et sa traduction en russe à Moscou, pis, il attribua dans sa lettre d'accompagnement l'ouvrage à Guarient en personne. Golicyn transforma l'auteur présumé en cas de médisance unique en l'histoire des auteurs sur la Russie. Et de vilipender: «Nous n'avons jamais vu une telle crapule et un tel diffamateur de l'état moscovite. Depuis mon retour à Vienne on nous prend pour des barbares et on nous méprise»<sup>39</sup>. C'était oublier que la littérature sur son pays n'était généralement guère flatteuse; mais depuis Ivan le Terrible, on n'avait plus osé toucher à la personnalité du souverain, à sa famille et aux ministres ... Guarient découvrit bientôt le vrai coupable et le dénonça auprès des autorités tsaristes; gêné, il avança que Korb était issu d'une province autrichienne éloignée et aurait de ce fait pu contourner la censure impériale<sup>40</sup>. Le diplomate alla même jusqu'à écrire au tsar pour se blanchir.

36 *Diarium*, p. 84.

37 «[...] calamitosa murmuratione indignati, celeriori mortis genere à se avelli, quem primum natura, dein delictum flagitiosa charitate sibi conjunxerat.» *Ibid.*, p. 89.

38 Guarient à Vinnius, le 9 septembre 1699, *Konzepte des Amburger Kreisarchivs*, cité d'après Friedrich Dukmeyer: *Korbs Diarium Itineris in Moscoviam und Quellen die es ergänzen*, Berlin, Ebering, 1909.

39 «Cesar' chočet poslat' v Moskvu posol'stvo, čego dobivaetsja Gvarient, byvšij pred' tem poslannikom na Moskve. On vydal knigu o sostojanij i porjadkach Moskovskago gosudarstva. Ne izvolis li, čtob ego k nam ne prislali: istinno, kak ja slyšal zdes', takova poganca i rugatelja na Moskovskoe gosudarstvo ne byvalo; s priezdu ego sjuda, nas učinili barbarami i ne stavjat' ni vo čto. Esli takoj poganec budet vpred', i ne takija pakosti možet' učinit'. Vojnu našu v delo zdes' malo stavjat, bolee prismeivajutsja. A to govorit' Svedskij poslannik, merzko slyšat'. Zdes', pri dvore cesarskom čitali novizny, čto Gosudar', iz monastyrja vzjal [il s'agit de Sophie] i po prežnemu poručil upravlenie.» Lettre de Golicyn à Golovin, le 8 août 1701, Nikolaj G. Ustrialov: *Istorija carstvovanija Petra velikogo*, Pétersbourg, 1863, t. IV, p. 201.

40 «Prelukavyj spin (Linksweiler) nagovorom svoim učinil, čto kniga putešestvija moego poslana k Moskve. Molju ne vinit' menja v čuzom dele: ja ni slovom, ni delom v tom ne učastvoval. Eto istorija sekretarja moego, kotoromu nel'zja bylo vozbranit', bez vedoma moego, čto libo nape-

Peine perdue; les membres de la délégation autrichienne restés à Moscou ne manquèrent pas d'en ressentir les répercussions. Otto Pleyer, le successeur de Guarient, fut sommé de faire interdire le livre, de le retirer du marché et d'en éviter toute copie<sup>41</sup>. L'ordre fut promptement exécuté, mais trop tard pour éviter les dégâts. Les gravures du livre réapparurent peu après dans d'autres ouvrages comme le *Schreiben eines vornehmen deutschen Offiziers* (1705) ou *Der mosskowitische Staat unserer Zeit* (Cologne, 1709). Des comptes rendus furent publiés dans les *Acta eruditorum* (1708), les *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts de Trévoux* (mai 1717, p. 667–673). Ce dernier texte fut traduit et publié dans les *Neuen Zeitungen von den gelehrten Sachen auf das Jahr 1718* (1<sup>re</sup> partie, N° 8, Leipzig 25 janvier 1718). Du vivant de Pierre déjà, on pouvait parler de l'échec du chantage russe; dans les cours d'Europe on reconnut vite l'utilité du *Diarium*. A en croire le délégué britannique Withworth, il fallait suivre les conseils de Korb pour s'adapter aux mœurs locales et être correctement reçu à Moscou<sup>42</sup>. Les efforts des publicistes russes, redoublés à l'occasion des voyages du souverain en Occident, n'avaient pas encore porté de fruits, il fallut attendre la fin de son règne.

En janvier 1725, l'Europe apprit avec consternation le décès de Pierre le Grand. L'oraison funèbre du consul de France à Pétersbourg atteste la victoire des adulateurs du grand tsar:

L'affliction de sa mort est universelle et l'on peut dire avec vérité qu'il est aussi regretté dans le tombeau qu'il a été craint et respecté sur son trône; aussi n'est-ce qu'à la sagesse de son gouvernement et aux soins continuels qu'il a pris de civiliser la nation que l'on est redévable de la sûreté parfaite dont on jouit ici jusqu'à présent, où l'on ne remarque aucune espèce de sentiment que ceux de la tristesse parmi la troupe et parmi le peuple<sup>43</sup>.

L'image positive de Pierre le Grand fut confirmée par des voyageurs apparemment fiables, dits sérieux, comme l'ingénieur anglais John Perry; *The State of Russia under the present czar, in relation to the several great*

čatat', potomu čto on ne zdešnej storony, a iz drugoj cesarskoj oblasti. Nikogda perom svoim ne zachotel by ja vredit' tem, kotorych usta moi mnogimi pochvalami, za ispytannoe čelovekoljubie, pred moim gosudarem voschvaljali.« *Ibid.*, t. IV, 2, p. 211.

41 «Derowegen mir der hiesige Premier Minister Herr Golovin schon öfters gesaget, dass ich es hinauscreiben möchte, wofern solches Buch und darin beschriebene Statt des Czaren der Prinzessinnen und der Ministern leben siten culpierung nicht mit wohlgefallen und guetheisung des Kayserhoffs gedrucket were worden, man solches Buch aus dem Buchladen weggenommen auch ferneres nachzudrucken und zu verkaufen verbieten möchte, welches ich auch auf des Ministri befehl schon vergangenes Jahr Ewr. Kays. und königl. Matt. allerunterthänigst treugehorsamst berichtet habe.» *Ibid.*, t. IV, 2, p. 585.

42 Lettre au secrétaire d'Etat Harley du 3 décembre 1704, citée d'après Dukmeyer: *op. cit.*, p. 21.

43 Cit. d'après Ernest-Victor Veuclin: *L'Amitié franco-russe, ses origines. Relations politiques et commerciales entre la France et la Russie, 1689–1762*, Brionne, E. Amelot imprimeur, 1894, p. 95.

[...] *things he has done*<sup>44</sup> n'était certes pas tendre avec cette grande nation de l'Est, mais il revalorisa grâce au jeu de contrastes entre un peuple barbare et une noblesse policée l'œuvre du tsar réformateur. Ce fut en France que se forgea le mythe du souverain modèle: avant sa mort, en 1717, il fut déjà promu membre hors de tout rang de l'Académie des Sciences; Fontenelle prononça, dans l'assemblée publique du 14 novembre 1725, l'éloge du tsar Pierre I<sup>er</sup> et le fit imprimer en 1727. Le poète peut ainsi être considéré comme l'initiateur du mirage d'une Russie progressive, sortie du néant grâce au génie de son fondateur, mirage qui allait hanter tout le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>.

Tout était à faire en Moscovie, et rien à perfectionner. Il s'agissait de créer une nation nouvelle; et, ce qui tient encore de la création, il fallait agir seul, sans secours, sans instruments. L'aveugle politique de ses prédécesseurs avait presque entièrement détaché la Moscovie du reste du monde: le commerce y était ignoré, ou négligé au dernier point; et cependant toutes les richesses, et même celles de l'esprit, dépendent du commerce. Le czar ouvrit ses grands états jusque là fermés. Après avoir envoyé ses principaux sujets chercher des connaissances et des Lumières chez les étrangers, il attira chez lui tout ce qu'il put d'étrangers capables d'en apporter à ses sujets, officier de terre et de mer, matelots, ingénieurs, mathématiciens, architectes, gens habiles dans la découverte des mines et dans le travail des métaux, médecins, chirurgiens, artisans de toutes les espèces<sup>46</sup>.

Sous la plume du philosophe, la Moscovie s'était transformée en pays des lumières et de l'avenir. La Russie à partir d'un amalgame ou d'une confusion entre souverain et nation devint partie intégrante de l'Europe. A preuve, parmi les innombrables mesures prises par le grand homme, la création du Sénat chargé d'élaborer un nouveau code de lois (1711) et la soumission de l'Eglise à l'Etat grâce au remplacement du Patriarchat de Moscou par le Saint-Synode (1721) – sujétion du clergé qui ravissait les adeptes des Lumières. La diatribe provocatrice de Fontenelle sur ce règne si mal connu des Français fut efficacement secondée par une multitude de «Mémoires», «Etats présents», «Souvenirs» et «Histoires» ne tarissant pas d'éloges sur ce tsar, effusions semi-littéraires qui allaient trouver leur apogée dans l'*Histoire de Russie sous Pierre le Grand* de Voltaire (1759–1763)<sup>47</sup>.

44 Londres, Tooke, 1716. L'ouvrage fut immédiatement traduit en français et en allemand.

45 *Ibid.*, et notre article, «Custine avant Custine: un jésuite en Russie», in *Revue de la Bibliothèque Nationale*, 33 (1989), p. 37–46.

46 Fontenelle: *Oeuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1968, p. 343.

47 Voir l'étude de Carl R. Minzloff: *Pierre le Grand dans la littérature étrangère*, Pétersbourg, Glasounov, 1872.

## L'internationalisation du problème russe

Montesquieu fut le premier philosophe français à émettre certaines réserves sur l'œuvre de Pierre. Il puise sa description des mœurs du pays chez Olearius<sup>48</sup>, et en conclut que la Russie avait été trop vite civilisée. Il aurait mieux valu, lit-on dans *L'Esprit des Lois* (XIX, 14), revenir aux valeurs de la Russie kievienne et non pas se précipiter sur les acquis millénaires de l'Occident. Le philosophe promit néanmoins une destinée exceptionnelle à la nation russe. Les témoins oculaires constataient à leur tour un décalage entre la noblesse, rouage de ce formidable progrès, et un peuple figé dans la déplorable condition esquissée par Fletcher. Stéréotypes, préjugés, généalogie de textes qui remonteraient à l'ouvrage du diplomate britannique, voire même à Herberstein, l'auteur du premier best-seller sur la Russie<sup>49</sup>?

A partir du premier XVIII<sup>e</sup> siècle, l'impression dominante demeurait, en dépit des fréquentes objections sur la vie des plus défavorisés, celle d'un pays prometteur, d'un havre de progrès. Les autorités russes pour leur part ne cessèrent d'entretenir leur image de marque créée par les philosophes éclairés. Ils envoyèrent, en petit nombre bien sélectionné, leurs plus brillants sujets en Occident, à des fins publicitaires bien sûr et dans l'idée de parfaire leur formation. Les hommes du tsar organisèrent une vaste campagne de propagande dans la presse européenne<sup>50</sup>, spécialement conçue pour attirer, selon une tradition ancienne déjà, des spécialistes de tout genre en leur pays<sup>51</sup>. Les témoignages des Occidentaux revenus de l'est semblaient en général dictés par des intérêts personnels ou se pliaient à la conjoncture politique du moment, sans que le modèle en vigueur fût fondamentalement ébranlé. Or, dans la masse des textes sur la Russie publiés entre la mort de Pierre I<sup>er</sup> et l'avènement de la grande Catherine, émergea un ouvrage exceptionnellement hostile à cette nation; il provoqua un émoi dans le corps diplomatique russe parce qu'il enfreignait le schéma préconçu du pays de la modernité. Les *Lettres moscovites*, publiées sous le couvert de l'anonymat à Königsberg en 1736, susciteront la colère du gouvernement de Pétersbourg et sa riposte immédiate.

L'ouvrage fut édité en pleine guerre de succession de Pologne. Après la mort d'Auguste II, Versailles conçut le plan d'introniser à Dantzig Stanis-

48 Adam Olearius: *Vermehrte neue Beschreibung der muskovitischen und persischen Reise*, Schleswig, J. Hohlwein, 1649. Voltaire s'en servira encore pour son *Histoire de Russie*.

49 Herberstein, Baron Sigismund von: *De rerum moscoviticarii commentarii*, Vienne 1549.

50 Inge Hanslik: *Das Bild Russlands und Polens im Frankreich des 18. Jahrhunderts*, Francfort, Peter Lang-Verlag, 1985.

51 Voir les travaux d'Erich Amburger: *Die Anwerbung ausländischer Fachkräfte für die Wirtschaft Russlands vom 15. bis ins 19. Jahrhundert*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1968; *Fremde und Einheimische im Wirtschafts- und Kulturleben des Neuzeitlichen Russland*, Wiesbaden, Steiner, 1982.

slas Leszczinsky, le beau-père de Louis XV. Le gouvernement russe finit par décider l'Autriche et la Prusse en faveur de son candidat, Auguste III, et assiégea Dantzig afin de chasser «l'usurpateur» soutenu par la France. Leszczinsky s'enfuit en Prusse, la république aristocratique de Pologne fut restaurée et la Russie obtint la Courlande pour le favori de la tsarine Anna Ivanovna, Biron. Tel fut le contexte politique de la sortie des *Lettres moscovites*; sans doute furent-elles rédigées pour informer le public français alors pris entre la publicité des philosophes et une hostilité toute naturelle envers l'ennemi de guerre.

L'auteur des *Lettres moscovites* se présentait comme «homme de guerre et de condition»<sup>52</sup> qui, pour fuir un mariage malencontreux, se rendit de Moscou vers le sud-est afin de rejoindre en Perse les troupes du prince de Hesse-Hombourg. Voyageant en 1733 sous un pseudonyme louche, Roccaforte, il se fit bientôt piégé par les autorités russes: arrêté à Kazan, dépouillé de ses affaires, il subit une captivité de deux années avant d'être libéré grâce à l'intervention (probable) de Nicolas Delisle<sup>53</sup>. Les notices de l'infortuné furent miraculeusement sauvées d'un naufrage en mer du Nord, tandis que le lecteur ignorait le destin de leur auteur ... Le narrateur, était-il vraiment cet avenirier qu'il prétendait être? Son pseudonyme, Roccaforte, n'insinuait-t-il pas une ascendance française, ou du moins un lien avec l'Hexagone? Le 14 juillet 1734, un «Italien» dénommé Bernadoni avait quitté Paris, chargé d'une mission secrète<sup>54</sup> et donc muni de faux papiers. L'abbé Langlois, telle fut son identité, échoua; il fut envoyé chez Stanislas, réfugié alors à Königsberg, le lieu de publication des *Lettres moscovites*. Lors de ce dernier parcours il fut comme Roccaforte victime d'une «tempête cruelle» qui lui aurait «ôté l'espérance d'écrire davantage en France» et souffrit à l'instar du prisonnier romanesque d'une fluxion qui faute de médicaments et de soins ne guérissait pas<sup>55</sup>. Dès le mois d'octobre 1734, un pamphlet anti-russe circulait à Pétersbourg; il fut dans un premier temps attribué au chevalier de Monti, alors ambassadeur de France en Pologne, et principal responsable de l'élection de Stanislas. Il s'était alors réfugié avec le roi polonais dans cette ville libre et soutint le siège pendant cinq mois. Après avoir fait évacuer Leczszinski, il se rendit à l'ennemi et resta 18 mois en prison à Thorn. Il fut relâché en 1736.

52 Francesco Locatelli: *Lettres moscovites*, Paris, Au Dépens de la compagnie, 1736, p. 243.

53 Nicolas Delisle (1688–1768), astronome, partit en 1725 avec sa famille à Pétersbourg pour y fonder une école d'astronomie. Après des années d'opulence, il tomba en disgrâce et perdit sa fortune. Il rentra en France où il subsista jusqu'à sa mort grâce à la vente de sa bibliothèque et au soutien de Rouillé.

54 Il s'agissait avant tout de faire reconnaître Stanislas comme roi de Pologne. Rambaud: *Recueil des instructions données aux Ambassadeurs et ministres de France, Russie*, Paris, Alcan, 1890, p. 277 sq.

55 *Ibid.*, p. 293.

Versailles, selon une lettre de Chauvelin à Lestang, connaissait le contenu de la satire et s'empressa de disculper les services diplomatiques français:

Il arrivera, sans doute, que vous entendrez parler où vous êtes, d'un écrit imprimé en italien en forme de lettre daté du 27 octobre 1734. Cette pièce renferme des expressions capables de choquer la cour de Russie. Et il s'en trouve véritablement de trop contraires à notre propre façon de penser, sur tout ce qui a rapport aux souverains, pour ne pas blâmer nous même la licence de l'auteur de ces écrits. Ainsi, Monsieur, quoique assurément la conduite de la cour de Russie ne dût guère nous engager à certains ménagements, néanmoins vous feriez bien, dans les cas où vous entendriez parler de cet écrit, de faire connaître que nous sommes fort éloignés d'avoir eu aucune part, ni même d'applaudir à un écrit rempli de termes aussi indécents, et qui blesse autant la délicatesse de nos sentiments.<sup>56</sup>

Ce descriptif convient parfaitement aux *Lettres moscovites*! La masquerade italienne était sans doute un prétexte pour couvrir le gouvernement de Louis XV. Or, la manœuvre était malhabile et trahissait les principaux coupables: les ouvrages italiens sur la Russie, depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle, se distinguaient par une grande indulgence envers la nation russe<sup>57</sup>. L'auteur des *Lettres* protestait avec trop d'emphase contre l'accusation d'être un espion de Stanislas pour être crédible<sup>58</sup>. Le hasard des circonstances spatiales et chronologiques, deux auteurs «italiens» rédigeant la même année entre Pétersbourg et Königsberg un pamphlet contre la Russie, nous semble improbable. Roccaforte aurait-il connu Monti ou Langlois et repris certains de leurs propos? L'ouvrage serait-il même celui du chevalier ou de l'abbé, voire une coproduction, désamorcé par l'anonymat et la comédie italienne? Lestang, pourtant peu enclin envers les Russes, semblait tout ignorer et affirmait dans une nouvelle lettre à Chauvelin ne pas avoir eu vent du manuscrit revanchard<sup>59</sup>. Et pourtant, l'ouvrage provenait de son camp ... Le malchanceux narrateur de ces *Lettres*, pour avoir été un simple soldat, prisonnier en Russie, connaissait trop bien les problèmes de la politique internationale et nous fournit une description circonstanciée du siège de Dantzig que le chevalier de Monti avait vécu de près. L'auteur des *Lettres* analysa ces événements avec d'infimes détails, pesant et soupestant la force de frappe de chaque belligérant, cherchant à comprendre la victoire russe, comme si ce conflit devait être sa principale préoccupation au moment où il languissait dans un cachot de Schlusselbourg<sup>60</sup>. Au moment où furent publiées les *Lettres moscovites*, Lestang, écœuré par le

56 Lettre de M. de Chauvelin à M. de Lestang du 16 janvier 1735, Rambaud: *op. cit.*, t. I, p. 323.

57 *Rossija i Italija*, Moskva, Izd. Nauka, 1972, p. 9 sq.

58 *Op. cit.*, p. 190.

59 Lettre du 12 février 1735, Rambaud: *op. cit.*, p. 324.

60 *Op. cit.*, p. 203 sq.

comportement désobligeant d'Ostermann, avait quitté la capitale russe<sup>61</sup>. Depuis le printemps de 1735, la France n'avait plus de représentant à Pétersbourg et les informations circulaient par Vienne ou Berlin vers Paris; Lally-Tollendal n'arriva à Pétersbourg qu'à la fin de 1737. L'ouvrage offensant parut donc exactement pendant la trêve diplomatique, Monti étant libéré de son cachot, tous les risques pouvaient être pris.

Roccaforte fit la satire de la vie politique russe. Il attaquait sans ménagement la présence de ministres d'origine allemande, Biron, Ostermann et Münnich, à la cour de Pétersbourg. Le prisonnier, dépourvu (intentionnellement) de recul spatial et temporel semblait rejoindre deux théories, à la fois pro- et antirusses. Il attribua à l'attitude des étrangers, corrupteurs et exploiteurs, l'état déplorable du pays, inchangé depuis Fletcher ou Korb. L'auteur analysa en revanche le réel danger que représentait pour les nations belligérantes la présence de ces occidentaux bien informés sur l'armement et la stratégie de leurs adversaires<sup>62</sup>. Ostermann aux affaires étrangères, Biron aux affaires intérieures, et bien sûr Münnich à l'armée avaient su instaurer des liens solides avec l'ennemi-né de la France, l'Empire des Habsbourg, coalition de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est inquiétante pour les ministres de Louis XV.

Sous le règne d'Anna Ivanovna, les services d'information russes rendaient essentiellement compte des publications touchant à l'Empire des tsars. Parmi ces censeurs, le prince Antioche Kantemir, envoyé par Ostermann à l'ambassade de Russie à Londres<sup>63</sup>. Interdit devant une telle «satire ou libelle»<sup>64</sup> compromettante pour les rapports fragiles entre le royaume des Stuart et celui des Romanov, Kantemir intervint auprès de Lord Harrington pour en empêcher la traduction anglaise. Il réussit à faire retarder la fabrication du livre en incitant le procureur du roi à menacer l'imprimeur d'un procès. En vain, le texte parut la même année à Londres<sup>65</sup>. Kantemir excusa son échec par le prétexte que la liberté du peuple en Angleterre était excessive; n'y imprimait-on pas chaque jour et sans risque aucun des textes contre son propre souverain? Et il soulignait

61 Il refusait de la recevoir, ou le rencontrait entre deux portes de son antichambre, destin que partagea Roccaforte (Lettre du 5 février 1735, Rambaud, *op. cit.*, p. 323).

62 Locatelli: *op. cit.*, p. 282, 348 et 360.

63 Les relations entre le Grande-Bretagne et la Russie, fidèle aux Stuart, s'étaient dégradées vers la fin du règne de Pierre I<sup>r</sup>; leur hostilité commune envers la France, fidèle alliée de la Pologne, motiva ces approches. Sur Kantemir à Londres V. Stojunin: «Knjaz' Antioch Kantemir v London», in *Vestnik Evropy*, mars, 1867, p. 224–273; Obolenskij: *Bibliografičeskie Zapiski*, 1859, n° 18.

64 «[...] ja ni videl izdannych do sich por satir i libellov, sija s krajnejšeu bezstydnostiju i proderžostiju porekaet dvor, ministrov i ves' narod rossijskij, odnu vysočajšujusja imp. velc. i princev krovi osob vyključaja». Antioch D. Kantemir: *Sočinenija, pis'ma i izobrannye perevody*, Pétersbourg, Glazunov, 1868, p. 98. Lettre de Kantemir à Ostermann du 14 novembre 1735.

65 Dans la traduction de W. Musgrave. Voir aussi Curtiss Mina: *A Forgotten Empress, Anna Ivanovna and her Era, 1730–1740*, New York, Friedrich Unger Publishing, 1974, p. 104–110.

en guise d’explication que «les Anglais voient dans la facilité d’impression le fondement de leur liberté»<sup>66</sup>. Le diplomate, un Russe pourtant éclairé<sup>67</sup>, suggéra de faire rosser l’auteur dès qu’on l’aurait identifié. En dépit du lieu de la première édition, Königsberg, le poète dirigea immédiatement son enquête vers la France<sup>68</sup>. Pour éviter tout reproche de la part de ses supérieurs, Kantemir «identifia» rapidement le coupable – trop rapidement, la levée de l’anonymat ne permit nullement de résoudre l’embrouille diplomatique. Le responsable se révéla être, selon son enquête, un écrivain italien du nom de Francesco Locatelli, résidant en France. Le poète essaya d’intervenir auprès de Chavigny, ambassadeur de France à Londres, pour faire interdire une éventuelle édition parisienne et infliger une punition à ce Locatelli; l’ambassadeur de Pétersbourg à Vienne, Lancinskij, essaya pour sa part de persuader Lestang de censurer les *Lettres moscovites*; nouvel échec, la deuxième édition intégrale suivit la même année à Paris. Une parution en allemand semblait inévitable: or une «édition critique» fut publiée avec d’amples commentaires par un dénommé Gross, le secrétaire de Kantemir à Londres! Le diplomate, en publiant et le texte et la traduction, devança toute tentative des publicistes hostiles à son pays<sup>69</sup>. Le titre révèle la portée de la réfutation: il fallait abattre l’ennemi par l’ironie et la satire<sup>70</sup>. Gross ou plutôt Kantemir accusèrent le tempérament excessif et mensonger du pamphlétaire et lui opposèrent précisément la personnalité d’Ostermann, modèle de discréption et d’altruisme. Les commentaires s’appliquèrent à réfuter le prétendu clivage entre les ministres étrangers et le peuple<sup>71</sup>. Or, Kantemir, fervent adepte de Pierre, s’était

66 «[...] poneže vol’nost’ zdesnago naroda tak daleko prostiraetsja, čtob protiv svoego sobstvennago gosudarja bez vsjakoj opasnosti povsjadnevo pečatajut. I podlinno angličanie svobodnoe pečatanie počitajut za fundament svoej vol’nosti, a potomu nikakogo akty parlamentskago do sich por sočinit’ bylo ne možno protivu izdatelej satir i libellov, kogda v nich imjan’ persony ne upominajutsja [...].» *Socinenija*, p. 99, lettre du 21 novembre 1735.

67 Kantemir s’attaqua sa vie durant aux conservateurs et révisionnistes de son pays; ses satires sur les boïards rébarbatifs aux Lumières, après avoir été de son vivant diffusées dans les salons, furent publiées en français en 1749 et 1762.

68 *Ibid.*, p. 102.

69 Grasshoff avance que la traduction fut l’œuvre de Heinrich Gross, alors que les amples notes émergèrent de la plume de son frère Christoph Friedrich, précepteur chez Ostermann: *Antioch Dmitrievič Kantemir und Westeuropa*, Berlin, Akademie Verlag, 1966) p. 107. L. V. Krestova prétend que ce fut Kantemir lui-même qui écrivit les commentaires de la réfutation. «Otraženie formirovaniya russkoj nacii v russkoj literaturе i publicistike pervoj polovina XVIII veka», in: *Voprosy formirovaniya russkoj narodnosti i nacii*, Moscou 1958, p. 266–275.

70 *Die sogenannte Moscowitische Briefe, oder die wider die läbliche Russische Nation von einem aus der anderen Welt rurückgekommenen Italiäner ausgesprengte abendtheuerliche Verläum-dung und Tausendlügen. Aus dem Französischen übersetzt. Mit einem zulänglichen register versehen und dem briefsteller sowohl als seinen gleichgesinnten Freunden mit dienlichen Erinnerungen wieder heimgeschickt.* Von einem Teutschen, Franckfurth und Leipzig, verlegt bey Johann Leopold Montag, Buchhändler in Regensburg, 1738.

71 «Das russische Staats-Ministerium ist schon vor langen Zeiten her so wohl mit Ausländischen als Einheimischen rechtschaffenen Ministres besetzt gewesen. Beyde haben das Wohlseyen des Staats und der gesammten Nation mit gleichem Eifer beobachtet, und sich ein ander jederzeit

jadis prononcé contre l'ingérence massive des étrangers dans les affaires de l'Etat russe. Cette imprudence lui valut l'exil dès 1732. Six ans plus tard, le jeune diplomate avait encore tout intérêt à montrer du zèle et saisit l'occasion de se racheter définitivement<sup>72</sup>. Il fallait préserver l'image de marque d'une Russie de progrès dans laquelle les Occidentaux représentaient le moteur d'une certaine acculturation. Un tel schéma ne supportait pas de faille; même des ministres honnis de toute la population (Biron et Münnich) devaient s'y intégrer. Ils insistèrent sur les progrès techniques, l'évolution économique et culturelle du pays depuis l'avènement de Pierre. Les maîtres d'œuvre de l'édition allemande transformèrent avec art toutes les tares attribuées aux Russes depuis deux siècles en vertus intrinsèques significatives de l'originalité d'un pays promis à un destin exceptionnel. La Russie certes paraissait attardée, mais, selon Kantemir, n'était-ce pas à elle, nation jeune, pleine de sève, de prendre la relève de la Grèce, de Rome, de l'Italie, de la France ... Thèse pétrinienne par excellence<sup>73</sup>. Kantemir et son secrétaire s'empressèrent de souligner l'égalité incontestable entre la Russie, formant une unité sous son souverain despote, et la France, homogène grâce au système absolutiste. La balance de l'Europe était ainsi établie: la France et la Russie représentaient, aux antipodes du continent, l'héritage mais aussi la modernité des Anciens<sup>74</sup>. Kantemir avait sans doute gagné une bataille en Allemagne, la nation d'Europe qui s'était depuis des siècles montrée la plus méfiante envers les Russes. Dans l'Hexagone, une première entente franco-russe régnait dans les milieux intellectuels; une certaine résistance au régime absolutiste avait conduit

zu noch mehrerer Eifer aufgemuntert. Keiner von Ihnen hat Ursache gehabt, den anderen als einen Subaltern zu konsiderieren, sondern sie sind vergnügt gewesen, wenn sie mit zusammen gesetzten Kräften ihre Treue, Capacität und Rechtschaffenheit so wohl gegen den Monarchen als das gesammte Russische Volk zutage legen können. Dieses ist die Ursache warum die russische Staatsverfassung heut zu tage von der ganzen Welt bewundert, und mit grosser Aufmerksamkeit betrachtet wird. Das Geplapper von dem Misstrauen der russischen Nation ist ein Hirngespinst. [...] Es heisst gewiss nicht argwönisch oder misstrauisch seyn, wenn man ausländischen generalen grosse Armeen anvertrauet, und wo ist der Argwohn oder die miss trauische Ansicht, welche den edelmütigen General-Feld-Marechal von M ... Münnich] ver hindert, etwas rechtschaffenes auszurichten oder die glorreichsten Unternehmungen in der Geschwindigkeit auszuführen.» *Ibid.*, p. 220–221.

72 Grasshoff: *op. cit.*, p. 73.

73 Discours de Pierre de 1714, que Kantemir avait chanté dans un poème *V pochvalu nauk*.

74 «Die russische Nation weiss gar wohl, dass ehe und bevor das russische Reich zu der itzigen Monarchischen verfassung gediehen, selbigen grossen Theils aus republicen bestanden. Auch ist derselben nicht verborgen, dass es nicht möglich, eine so weitläufige und aus so vielen Völkern zusammengewachsene Monarchie, als die Russische, ist, ohne ihren praezenten in Ruh nach Art einer Republique zu regieren. Sie siehet hier nechst, dass der Frantzösische Fuss, auf welchen Petrus der Grosse, nach des Brief-Stellers Vorgeben, den russischen Staat gesetz haben soll, der unumschränkte gewalt, welche Frankreich über seine Unterthanen ausübet, weder geschadet, noch Unruhe nach sich gezogen, und ist dahero umso mehr versichert, dass die von allerhöchstgedachten grossen Monarchen in Russland eingeführte Regierungsform, weder der Souveränität nachtheilig, noch die Nation auf die gedancken der Republicaner zu bringen, zureichlich seyn können.» *Op. cit.*, p. 232–233.

les penseurs à ériger la région la plus lointaine d'Europe en modèle du progrès et des lumières. L'ouvrage de «Locatelli», jugé dangereux par les services diplomatiques de Pétersbourg, n'eut pas de retombées sur les russophiles, convaincus de la mission de Pierre et de ses successeurs et le public restait fasciné par ce personnage hors de pair, comme s'il gouvernait encore. Dix ans plus tard, Voltaire publia les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* (1749) suivies en 1759 de la première partie de l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*. Pouvait-il y avoir meilleure caution pour celui qui fut comparé à Lycurge, Solon, Hercule ou Prométhée?<sup>75</sup>

### L'aliénation des deux Russie

La polémique déclenchée par Locatelli paraît bien futile en comparaison du scandale provoqué par un petit abbé inconnu, Jean Chappe d'Aute-roche. Cette fois-ci, les attaques visaient directement la campagne russe-phile des plus illustres philosophes, Fontenelle, Diderot, d'Alembert, Grimm et Voltaire. Chappe, dans un livre magnifiquement illustré par Le Prince<sup>76</sup>, s'avisa de réfuter ouvrages philosophiques, essais politiques, éloges ou hagiographies touchant à ce grand pays de l'Est. *Le Voyage en Sibérie* fut acclamé par la presse française; l'article de Pierre Rousseau dans le *Journal encyclopédique* fit tressaillir les panégyristes de la Russie moderne:

[...] ce savant [mérite] la préférence sur tous les sages les plus célèbres de l'antiquité, puisque, sans lui, nous n'aurions encore que des préjugés sur une nation qui par son influence actuelle sur le système de l'Europe civilisée paraît détruire tout ce que l'on a dit de l'incapacité perpétuelle et invincible où les peuples soumis aux despotes sont essentiellement de s'éclairer. [...], et l'on ne songeait pas même qu'il existait, dans ces climats glacés, un peuple ignorant et grossier.<sup>77</sup>

75 «[...] le mythe consistait à faire de Pierre un souverain pacifique, que ses voisins ont méchamment contraint à guerroyer; un législateur philosophe, sorte de Lycurge ou de Solon, qui, à vingt ans, conçoit une fois pour toutes, d'une manière claire, distincte, définitive, un plan de réforme systématique et rationnel; un homme qui ne veut que le bonheur des hommes; un demi-dieu enfin – Prométhée et à la fois Hercule – dont la mission est d'arracher non seulement la Russie mais le monde aux ténèbres [...].» Lortholary Albert: *Le Mirage russe en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Boivin, 1951, p. 272.

76 Une édition réduite fut publie la même année à Amsterdam, chez Rey.

77 *Journal encyclopédique*, 1<sup>er</sup> octobre 1770, p. 43. L'ensemble de la critique fut publiée les 1<sup>er</sup> février 1769, p. 454–456, 5 juin 1769, p. 441–449, 1<sup>er</sup> juillet 1769, p. 107–115, 15 septembre 1770, p. 331–344 et 1<sup>er</sup> octobre 1770, p. 41–54. D'autres extraits résumés du voyage [éd. Debure] parurent dans le *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, en janvier 1769, p. 66–90, et en février 1769, p. 16–42. Le rédacteur y écrivit: «Cet ouvrage offre en même temps l'utile et l'agréable, soit par les savantes découvertes que l'auteur a faites, soit par les descriptions amusantes et intéressantes des choses qu'il a vues dans un pays qui ne nous est pas encore bien connu. Il en est peu qui soient aussi bien exécutés que celui que nous annonçons.» Janvier 1769, p. 66–67.

Immédiatement les réfutations affluèrent, dans les tonalités agressives et dénigrantes expérimentées par Kantemir: la *Lettre d'un Scythe franc et loyal à M. Rousseau* accusait ce critique, et avec lui Chappe, de médisance, d'ignorance et d'antipathie. Les arguments du critique anonyme s'inspirerent de la tradition fénelonienne glorifiant les progrès de la Russie depuis Pierre, ne comptant pour rien les efforts modernisateurs de ses prédécesseurs<sup>78</sup>.

Le témoignage du jésuite Chappe sur une nation qu'on imaginait éclairée avait été jugé dangereux par la cour de Saint-Pétersbourg, au point de provoquer une réfutation: Catherine II s'avisa de produire un *Antidote*, texte médiocre par son style et son contenu au point de déconcerter son grand ami Diderot, induit en erreur par le prudent anonymat de l'ouvrage<sup>79</sup>. Parmi les propos insultants, une accusation répétitive: l'abbé serait dépourvu de «regard philosophique»<sup>80</sup>. Ce prétendu manque de sens et «d'amour de la sagesse» constituait un reproche qui situait la relation du voyage de l'abbé à son juste niveau; ne se voulait-elle pas riposte aux philosophes russophiles? Le texte de Chappe d'Auteroche termina sur le mode provisoire, une longue controverse débattue à l'échelle européenne; elle dressait les admirateurs d'une «jeune nation» dynamique et moderne contre les adversaires d'un despotisme paralysant, voire destructeur. Le petit abbé, en plein débat des Lumières, fit le bilan de la réalité russe,

78 «Rappelez-vous donc, M. l'abbé, si jamais vous avez lu notre histoire, l'état où étoit la Russie, quand Pierre le Grand parvint au trône, mesurez ensuite par vous-même l'espace qu'elle a parcouru, du point de l'ignorance d'où ce héros l'a tirée, jusqu'à celui de lumière et d'urbanité où elle est, de l'aveu même de ses ennemis? Je vous défie à mon tour de ne citer aucune nation dans l'univers qui ait fait en aussi peu de temps autant de progrès dans l'ordre politique et moral des choses de ce monde, qui ait détruit les préjugés qu'elle chérissait depuis dix siècles, comme la nation russe l'a fait ? Quant aux sçavants étrangers qui forment la colonie dont vous parlez, leurs productions, leurs observations, leurs découvertes journalières achèvent de vous donner un démenti bien humiliant.» *Lettres d'un Scythe franc et loyal à M. Rousseau, de Bouillon, auteur du Journal encyclopédique*, Amsterdam, Paris, Chez les Libraires qui vendent des nouveautés, 1771, p. 26 et 46–47. Et Diderot de renchérir: «Il n'y a qu'une tête française à qui le ciel accorde ces faveurs signalées de tout savoir sans apprendre, de tout voir sans regarder, de tout deviner sans être sorcier, de tout approfondir en courant la poste de Paris à Tobolsk [...]. Il serait difficile de réunir dans le même sujet, au même degré, autant d'ignorance, de hardiesse, de platitude, de légèreté, de goût pour les puérilités les plus minutieuses et d'indifférence pour la vérité.» Grimm: *Correspondance littéraire, philosophique critique, etc.*, première partie, 1753–1769, Paris, Longchamps, 1813, t. VI, p. 331–340, p. 333.

79 «Voilà le livre, le plus mauvais livre qui soit possible pour le ton, le plus mesquin pour le fond, le plus absurde pour les prétentions. Cela se réfuterait par un *donc* les Russes sont les peuples les plus sages, les plus policiés, les plus nombreux, les plus riches de la terre. Celui qui a réfuté Chappe est plus méprisable par sa flagornerie que Chappe ne l'est par ses erreurs et ses mensonges.» Diderot à Grimm, le 4 mars 1772, *Correspondance*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, t. X, p. 236–237.

80 *L'Antidote*, Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1771, 2 vol., t. I, p. 9. *L'Antidote* aura une seconde édition. L'ouvrage fut aussi traduit en anglais: *The Antidote; or an Enquiry into the Merits of a Book Entitled A Journey into Siberia, Made in MDCCCLXI ...* London, S. Leacroft, 1772. Dans la *Correspondance* de Grimm, un reproche analogue: «[...] ce ton puéril, superficiel, étourdi d'un écolier et d'un ignorant qui veut se donner les airs d'un philosophe, fait le caractère distinctif de ce voyage en Sibérie.» Grimm: *op. cit.*, p. 333.

tableau faussé depuis que l'édifice des philosophes s'était substitué à la condition de cette grande nation.

Chappe d'Auteroche renouvela les bases de l'analyse de la Russie; Fletcher avait fixé l'image d'une société d'esclaves soumise à un souverain déifié et soutenu par une Eglise consentante. Korb avait osé égratigner l'icône du plus intouchable des tsars: Pierre I<sup>er</sup>. Son témoignage pris sur le vif déforma un mirage savamment élaboré par l'empereur et ses propagandistes. «Roccaforte» contesta la modernité et avec elle l'exemplarité du grand pays de l'Est à peine sorti du Moyen Age. Il réinterpréta le rôle des étrangers au sein de son gouvernement et accusa le clivage entre l'Etat et le peuple. Chappe amalgama toutes ces données pour dénoncer la chimère philosophique. Pierre I<sup>er</sup> (et le tapage publicitaire qu'avaient fait à son propos les «czars» successeurs et leurs adeptes «éclairés») avait inventé une Russie moderne, issue d'un programme ou d'un plan ... mais celle-ci ne fut jamais réalisée; même le petit nombre d'élus, les favoris momentanés des dirigeants, porteurs de cette nouvelle culture russe, servaient tout au plus de «produits d'exportation» ou de publicité vers l'Occident. Les appréhensions de Montesquieu s'étaient concrétisées! Une telle Russie factice, utopique même, fut superposée ou imposée à une Moscovie orientale et médiévale, nullement préparée à ce bouleversement. Un constat s'imposait: la cohabitation réelle de deux peuples en une seule nation. Fonctionnaient donc, après 1725, deux Russies aux proportions inégales, et incapables de s'entendre: l'une, provinciale et populaire, était encore enfouie dans ses traditions barbares; l'autre, citadine, cultivait sous la contrainte l'apparence d'une civilisation occidentale<sup>81</sup>. Les prémonitions de Korb, enfin, semblaient se réaliser:

En 1689, Pierre I<sup>er</sup> gouverne la Russie: il conçoit le projet d'éclairer sa nation livrée à l'ignorance depuis plus de sept cents ans. Il voyage en Europe pour s'instruire des sciences, des arts et de tout ce qui peut concourir à remplir ses vues [...]. Tous les établissements formés en Europe dans la succession des temps, paraissent en même temps en Russie: la noblesse abandonne ses barbes dégoûtantes et ses anciens habits [...]. Sa cour devient brillante. Pierre I<sup>er</sup> semble avoir créé une nouvelle nation: mais il n'a fait aucun changement dans la constitution du gouvernement; la nation est toujours dans l'esclavage, et il en resserre les liens.<sup>82</sup>

Sous les auspices d'un concept politique, la population citadine (le sommet de la hiérarchie sociale de toute manière) fut condamnée à vivre d'imitation. Ces observations reprises et développées par Custine 70 ans

81 Roger Portal dans sa préface au recueil d'articles de Michaël Confino: *Société et mentalités collectives en Russie sous l'Ancien Régime*, Paris, Institut d'Etudes slaves, 1991, s'en prend à l'aliénation des classes sociales russes constatée par certains chercheurs non cités. C'est oublier les témoins oculaires de l'époque certes peu susceptibles de préméditation idéologique.

82 Chappe: *op. cit.*, p. 338-339.

plus tard, jetèrent les bases de l'interprétation de la Russie moderne, post-pétrinienne et sonnèrent le glas de son acculturation<sup>83</sup>. Chappe sema le doute sur son appartenance à l'Europe, lien caduc depuis l'époque kievienne et désormais sans racines, qui pouvait, le cas échéant, constituer par son artificialité un danger pour l'équilibre politique du continent.

Le problème fondamental de la Russie se résumait à son ignorance du principe de liberté. Cette notion semblait inconnue à l'échelle de toutes les classes sociales, la vie de la nation continuait à graviter autour d'un seul homme, son souverain. La hiérarchie sociale s'organisait sur un mode matériel, exclusivement: face au pouvoir, la société russe ne connaissait ni classes ni priviléges. Dans son ensemble, le peuple russe était «assujetti[e] par l'esclavage»<sup>84</sup>. Nation et Etat cohabitaient dans l'incompatibilité la plus totale, les niveaux sociaux superposés végétaient dans une incompréhension culturelle insurmontable, parce que cultivée par le pouvoir<sup>85</sup>.

Le jésuite Chappe rendit néanmoins justice à certains aspects des réformes de Pierre. Celui-ci avait tenté de mettre de l'ordre dans un clergé dévergondé et l'avait soumis au pouvoir temporel grâce à quelques exemples durement correctifs, la *boiarskaja duma* fut à son tour démantelée et remplacée par un sénat (1711), l'armée fut entièrement restructurée et le système fiscal réorganisé. Nécessités incontestables selon Chappe. Mais ces interventions du sommet étaient prématurées, précipitées parce que la population, la noblesse même ou le haut clergé, n'y avaient pas été préparés: imposées par en haut, elles n'eurent aucune chance de trouver une cohésion organique avec les mœurs du pays. La précipitation de Pierre aurait été moins fatale si au moins ses successeurs avaient été conséquents<sup>86</sup>. Pierre était, certes, un despote, mais c'était un initiateur et un modernisateur, passionné d'arts et de sciences; il créa une législation moins pragmatique que théorique, une espèce de géométrie géniale mais presqu'inutilisable. Concession aux philosophes que fit l'abbé non sans arrière-pensée: son tableau des mœurs réelles ne pouvait être plus opposé à l'idéal de Pierre le Grand. Dans le *Voyage en Sibérie*, d'Auteroche dénonça l'inertie des héritiers de Pierre, incapables d'assouplir une contrainte, nécessaire sans doute à l'époque de leur illustre ancêtre; il stigmatisa leurs hésitations à adapter les lointains projets «pétriniens» aux réalités d'un pays qui n'était plus gouverné, mais écrasé. Depuis son histoire la plus reculée, la Russie avait vécu sous le joug du despotisme. Son évolution représentait une succession de tyrannies transformationnelles, puisque favorisées par une hiérarchie sociale et ecclésiastique viciée.

83 *Op. cit.*, p. 460 sq.

84 Chappe: *op. cit.*, p. 196.

85 Chappe *op. cit.*, p. 310–311.

86 *Ibid.*, p. 219.

## Le débat idéologique

L'ouvrage de Chappe sema le doute, pour quelques mois seulement, sur la réalité russe; il n'avait pas osé toucher à la personne de Catherine, introduite depuis quelques mois seulement lors de son départ de Pétersbourg. Les adeptes de la tsarine, Grimm et Diderot en tête, s'empressèrent d'étoffer la légende de Catherine souveraine éclairée, «fossoyeur possible du despotisme»<sup>87</sup>. L'auteur de *Jacques le fataliste* partit pour la Russie en 1773. Sa correspondance révèle une déception certaine; il ne s'y sentit pas à l'aise du tout et fut saisi dès les premiers jours d'un mal de pays asphyxiant<sup>88</sup>. Le 9 octobre Diderot écrivit le mot fatal: le Palais d'Hiver lui rappelait une «cour asiatique»<sup>89</sup>, terme désobligeant pour les oreilles éclairées de Catherine et de ses fidèles. Rien ne transparaît cependant dans ses *Instructions* et ses *Mémoires*, remplis de conseils bienveillants pour l'impératrice; il fallait garder la façade. Le mirage de la souveraine modèle perdura jusqu'à la Révolution mais se brisa à la mort de Catherine. L'ouvrage de Chappe d'Auteroche passa subitement parmi les rares ouvrages fiables sur la grande nation de l'Est<sup>90</sup>. La France et la Russie, extrémités d'un continent, se retrouvèrent aux antipodes idéologiques de la pensée européenne. Face à la provocation révolutionnaire, la Russie s'érigea en gendarme de l'Europe, en gardienne du principe légitimiste. Paul I<sup>er</sup> décida d'expulser tous les Français et d'exiler en Sibérie les étrangers susceptibles de collaborer ou de sympathiser avec la République. Cette décision fit deux victimes de marque: Charles Masson, secrétaire du grand-duc Alexandre, faiseur de vers à ses moments perdus, et Karl August von Kotzebue, président de justice du gouvernement d'Estonie et dramaturge célèbre. Masson, accusé de complicité avec l'armée française, fut arrêté en 1796 et reconduit à la frontière. En Pologne, où il séjourna pendant plusieurs mois, il rédigea un pamphlet d'une extrême violence contre la Russie de Catherine II et de Paul I<sup>er</sup>, accusant l'une et l'autre de tyrannie et de dépravation. La gynécocratie, perpétrée en Russie par six règnes de femmes, lui paraissait «le comble de l'avilissement ou de l'extravagance humaine»<sup>91</sup>. L'ancien secrétaire d'Alexandre, fort de son savoir sur la vie au Palais d'Hiver, peaufina le contraste entre l'Est et l'Ouest, doublé d'un clivage idéologique insurmontable.

87 Lortholary: *op. cit.*, p. 145.

88 Lettre de Grimm à Nesselrode du 9 octobre 1773, Diderot: *Oeuvres complètes*, t. X, p. 1079.

89 *Oeuvres complètes*, t. X, p. 1079.

90 Fortia de Piles: *Voyage de deux Français dans le Nord*, t. I, Préface.

91 *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, Poujens, 1800, t. II, p. 114.

Déjà le continent ne semble plus partagé qu'entre deux empires prépondérans, la France et la Russie: leurs principes et leurs intérêts sont diamétralement opposés; ils cherchent à se heurter, et, dans leur choc, ils écraseront les puissances secondaires qui les séparent encore. Ce sera le combat du jour contre la nuit, la dernière lutte entre la philosophie et la raison, entre la barbarie et l'ignorance [...]. Le *moscovitisme*, tremblant à l'aspect du danger, est sans cesse occupé à renforcer ce mur et à réparer les brèches qu'y fait la raison. Ce monstre politique est comme la salamandre, qui étouffe le feu qui l'environne sous l'écume immonde qu'elle jette de sa gueule impure, et convertit la flamme en fumée obscure.<sup>92</sup>

Le combat final devait se livrer sur le sol germanique; n'était-ce pas alors à un Allemand de riposter? Kotzebue avait quitté la Russie en 1798 pour prendre la direction du Burgtheater de Vienne; lorsqu'il voulut retourner en Estonie où vivaient sa seconde femme et ses enfants, Paul avait encore durci les précautions antijacobines: toute personne ayant quitté la Russie ne pouvait revenir sur sa décision et y retourner. Kotzebue brava l'interdit, mais fut arrêté et envoyé en Sibérie où il resta jusqu'à ce qu'un ordre de Paul lui rende la liberté. Dans un élan de regret, celui-ci lui offrit des terres en Livonie et la place de directeur du théâtre impérial allemand à Pétersbourg. Ce fut le moment où parurent les *Mémoires* de Masson (1799); Kotzebue, obnubilé par la campagne de séduction de Paul, devait bien une réfutation à son nouveau protecteur et rédigea un ouvrage avec le titre significatif *L'Année la plus remarquable de ma vie*. Il y narra en détail ses propres malheurs, peignit ses angoisses jusqu'à sa rencontre avec Paul I<sup>er</sup>, qui, tel un être féérique, le délivra de ses peurs et appréhensions. Le malheureux dramaturge souffrit des mois après sa libération de Sibérie d'une rébarbative folie de la persécution, appréhendant à tout moment l'intervention de la police ou de la censure. L'apparente objectivité de l'auteur alignant doléances et louanges donna une auréole de crédibilité à sa *Réfutation des «Mémoires secrets sur la Russie»*<sup>93</sup>. Kotzebue accusa Masson d'avoir confondu le peuple et la société et d'avoir attaqué «avec une égale audace, les vertus des souverains et l'honneur de la nation entière»<sup>94</sup>. Il se situait ainsi dans la lignée de Kantemir<sup>95</sup> et de Catherine II. Dès la première page, il avertit que sa réfutation pourrait être un «ouvrage aussi volumineux» que les *Mémoires* de Masson, s'il répondait à chaque

92 *Ibid.*, t. II, p. 5.

93 Texte situé à la fin de *L'Année la plus remarquable de ma vie*. Paris, Buisson, 1802, t. II. L'original allemand, *Das merkwürdigste Jahr meines Lebens*, fut publié à Berlin, chez J. D. Sander en 1802. Masson répliqua encore par des *Lettres d'un Français à un Allemand servant de réponse à Mr. de Kotzbue et de supplément aux Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, Levraud, 1802. Traduction allemande à Bâle, chez Decker, en 1802.

94 *Ibid.*, p. 3.

95 Parallèle intéressant, Kotzebue ne fut-il pas aussi un écrivain attaché à la cour de Russie et appelé à dénoncer un traître?

erreur; il renonça cependant à la technique éprouvée par ses illustres prédecesseurs, car, nous dit-il, «je ne possède pas cet art de rapporter des caquets avec un air d'importance, je me restreindrai à parler des objets qui sont à ma connaissance»<sup>96</sup>. Kotzebue essaya de renouveler la technique de réfutation; plus question d'entretenir le mythe de Pierre ou la légende de Catherine. Il s'agissait dans un premier temps de défendre l'attitude de Paul I<sup>er</sup> par la contre-attaque: «Votre ouvrage M. Masson est la meilleure justification de la conduite de l'empereur, et même de sa modération.» L'écrivain reprit ensuite les arguments des principaux contestataires de la Russie au sujet des favoris des tsars, dont le fameux Potemkin: «Vous n'en dites presque rien, cependant vous pouviez mordre sur un tel sujet. Ce prince fut, vous ne l'ignorez pas, le plus dur des hommes envers le peuple; il regardait les sujets comme des ouvriers qui devaient travailler à son élévation, à sa grandeur»<sup>97</sup>. Kotzebue opéra par une ruse manifeste; l'organisation de l'Etat russe, avouait-il, n'était pas parfaite. On ne pouvait dénier certaines injustices criantes et une oppression omniprésente, mais, selon le critique, Masson n'aurait pas vu les réalités et se serait borné à dénoncer des lieux communs de la littérature sur la Russie, des faits appartenant donc à l'histoire ancienne. Le matériau critique contenu dans les ouvrages épuisés mais sévères à l'égard de la Russie pouvaient servir de preuve contre les auteurs post-révolutionnaires: ils étaient accusés de répétition et de plagiat. Kotzebue, et à sa suite Tolstoï, Tjučev, Wiegel ou Greč reprirent la notion de la division de l'Europe en deux camps, conférant à leur civilisation propre un rôle de supériorité.

L'analyse des pamphlets sur la Moscovie ou Russie évolua grâce à la personnalité des réfuteurs et surtout à la technique employée, pratiquant dès l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle le faux-fuyant, le semi-aveu pour d'autant mieux revaloriser les vertus de la Sainte Russie. L'hommage à la politique des souverains et à la nation s'effaça devant les interminables justifications de l'organisation de l'Etat, la revalorisation de la religion orthodoxe ou les considérations sur les vertus du grand peuple slave. Les tentatives d'interdiction, les interventions des services secrets ou de la presse et avec elles l'internationalisation des polémiques<sup>98</sup>, ne purent arrêter la montée des appréhensions contre la Russie. *Of the Russe Common-Wealth* fut interdit sous la pression de la peur; le *Diarium* de Korb, malgré l'intervention du tsar, circula en quelques rares exemplaires en Europe; les *Lettres moscovites* furent rééditées et traduites en anglais, puis en allemand avec le

96 *Ibid.*, p. 3–4.

97 *Ibid.*, p. 6.

98 De nombreuses «lettres» ou «réponses» furent publiées dans un autre pays que la Russie ou le lieu d'édition de l'objet du délit, Paris.

commentaire que l'on sait; le *Voyage en Sibérie* (également réédité et traduit) devint la cible de l'impératrice en personne et suscita une première polémique dans la presse; Masson et Kotzbue s'affrontèrent au-delà du Rhin par des lettres publiées ouvrant à leur façon la querelle idéologique entre républicains et légitimistes ultramontains. Custine à la fois aristocrate, conservateur, mais hostile au gouvernement russe (et non pas à la nation russe comme on le prétendit), provoqua le scandale national et international qui sauva son texte de l'oubli. La politisation du mouvement, la valeur intemporelle de ses propos sur la dictature firent de *La Russie en 1839*, à l'instar de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville, le texte de référence sur une grande puissance idéologique<sup>99</sup>. La politisation et l'internationalisation de «l'enjeu russe» distinguèrent l'ouvrage de Custine qui par ses descriptions et commentaires ne renouvela pas fondamentalement les connaissances sur la Russie: Fletcher avait déjà analysé l'esclavage de toute une société; Korb avait accusé le rôle civilisateur maléfique de Pierre; «Roccaforte» avait dénoncé une certaine «nomenklatura»; Chappe avait constaté l'existence de deux peuples en une seule nation et leur aliénation; Masson enfin avait donné un coloris idéologique à ses tableaux de Russie. Custine fit l'habile amalgame de toutes ces données qui jusqu'à nos jours servirent à expliquer la Russie tsariste et ... le régime communiste spécifique à ce que fut l'Union soviétique.

99 Custine contrairement aux dires de Kennan n'écrivit pas son ouvrage en réponse à Tocqueville; le parallèle entre l'Amérique et la Russie, brièvement évoqué par Tocqueville, s'exclut de la conception géo-politique du monde explicité dans *L'Espagne sous Ferdinand VII*; le marquis inséra dans ce même ouvrage une violente critique de la *Démocratie en Amérique*.